

Alors que la saison qui a vu déferler les foules dans les rues arabes n'avait rien à voir avec le printemps, voilà que la Birmanie nous offre une vraie « révolution » printanière sans « Irhal » ni « Dégage ». Plus encore, l'indéniable changement que connaît actuellement la vie politique birmane s'est opéré sans le concours de Facebook, Twitter et autres médias sociaux, outils de contestation par excellence du « printemps » arabe. Pourtant les « révolutions » arabe et birmane ont été étonnamment synchrones : la première a débuté avec le geste tragique de feu Mohamed Bouazizi le 17 décembre 2010 et la seconde avec la libération de la militante Aung San Suu Kyi par la junte militaire birmane le 13 novembre 2010, soit un mois auparavant. Comment alors expliquer la flagrante différence entre les modes opératoires des profondes transformations du paysage politique de ces deux régions du monde ?

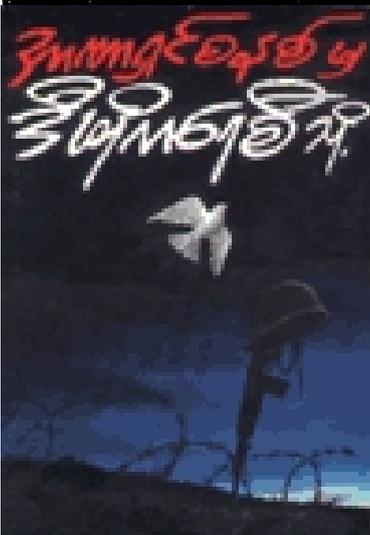
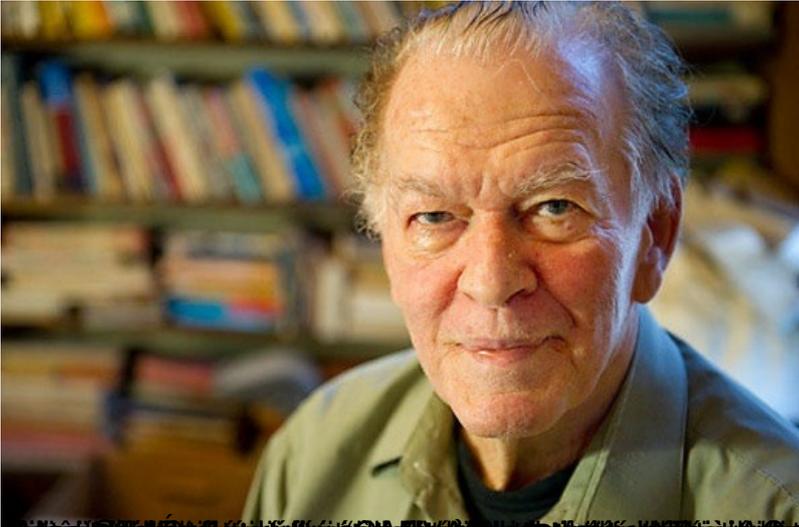
Pour cela, il faut remonter vingt ans plus tôt, du temps où les dissidents birmans ont failli réaliser la première des révolutions colorées.

Les révolutions colorées

Les révolutions colorées réfèrent aux révoltes qui ont bouleversé certains pays de l'Est ou ex-Républiques soviétiques au début du 21^e siècle. C'est le cas de Serbie (2000), de la Géorgie (2003), de l'Ukraine (2004) et du Kirghizstan (2005). Il est de notoriété publique que ces révolutions ont été financées, encadrées et soutenues par des organismes américains d'« exportation » de la démocratie tels que l'United States Agency for International Development (USAID), la National Endowment for Democracy (NED), l'International Republican Institute (IRI), le National Democratic Institute for International Affairs (NDI), la Freedom House (FH) ou l'Open Society Institute (OSI) [1].

Le printemps birman

Écrit par Ahmed Bensaada
Mercredi, 11 Avril 2012 16:00



Le printemps birman

Écrit par Ahmed Bensaada
Mercredi, 11 Avril 2012 16:00

